

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 13

Artikel: On tchou à ne n'avaro
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192261>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

les Parisiens sont toujours très étonnés si, le 20 mars, il n'a pas des fleurs, ou tout au moins des feuilles.

Aujourd'hui, le marronnier est encore sans un seul bourgeon, et ses branches sont nues comme celles des marronniers qui n'ont point d'histoire. Voilà deux ans qu'à cette époque il n'est pas plus en avance que les autres. Il commence à mourir, c'est certain.

A-t-il peut-être pris le deuil à l'occasion de la mort du prince Jérôme?...

Une autre légende populaire, qui n'est peut-être pas mieux fondée, mais qui est certainement plus plausible, assigne à la précocité qu'on a souvent remarquée chez le célèbre marronnier une cause bien lugubre. Voici en quels termes Mortimer Ternaux en a parlé dans son *Histoire de la Terreur*:

« Les malheureux soldats suisses » massacrés durant la retraite à travers « le jardin des Tuilleries, au 10 août 1792, furent, dit-on, enterrés au pied de « ce fameux marronnier, auquel sa pré- » cocité a valu le surnom d'*arbre du 20 mars*. »

« Ainsi l'*arbre bonapartiste*, selon la tradition populaire, ne devrait la mi- » raculeuse force de sa végétation qu'à » l'engraiss humain fourni par les der- » niers défenseurs de l'ancienne mo- » narchie. »

Marguerite d'Autriche et les œufs de Pâques.

Toujours du nouveau sur l'origine des œufs de Pâques. Voici une légende donnée par le journal, *La Vie de famille*, que nous lisons pour la première fois. C'est cependant une vieille histoire du pays bressan.

Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, avait quitté les Flandres pour faire un pèlerinage au pays de Brou, au lieu où Gérard, évêque de Mâcon, s'était fait un ermitage, au X^e siècle, dans la forêt de Brou, tout près de Bourg-en-Bresse. C'est en souvenir de ce pèlerinage que, de 1511 à 1536, elle fit éléver en cet endroit la belle église gothique de Notre-Dame de Brou.

Marguerite d'Autriche, gouvernante, était à la fois très grande dame et très jolie. Son séjour à Brou donna lieu à une série de fêtes. Le lundi de Pâques, il y eut dans la plaine de Bourg assemblée générale et jeux de toute espèce. Les vieux tiraient de l'arc et la cible était un tonneau plein. Quand une flèche perçait la barrique, l'archer avait le droit de boire au tonneau jusqu'à merci; les autres venaient après.

Les jeunes garçons et les jeunes filles s'amusaient de leur côté.

Marguerite, entourée des châtelaines du voisinage, assistait à cette fête villageoise.

Une centaine d'œufs étaient épargnés

sur le sable et deux garçons et deux fillettes devaient exécuter, en se tenant par la main, une danse du pays. Ainsi le voulait la coutume. Si ces jeunes gens dansaient sans casser les œufs, il étaient fiancés, la volonté même des parents ne pouvait s'opposer à leur union. On renouvelait trois fois l'épreuve et les éclats de rire raillaient les maladroits.

Marguerite était tout à ce spectacle nouveau pour elle, quand le son du cor monta de la forêt et presque aussitôt apparut, précédé et suivi d'un magnifique équipage, le duc de Savoie, Philibert-le-Beau.

Le jeune homme mit pied à terre, fléchit le genou devant la châtelaine et demanda l'hospitalité.

Après quoi la fête reprit avec plus de gaieté encore et plus d'entrain.

— Je veux danser aussi, dit Marguerite.

Philibert lui proposa d'être son cavalier.

— Autriche et Savoie! criait la foule.

Les deux jeunes gens ne songeaient pas à leur noblesse, ni à leurs maisons; ils étaient absorbés par la crainte de casser des œufs.

Le sort les favorisa comme il eût favorisé les premiers amoureux venus. La danse fut heureuse et Marguerite, rouge de plaisir, mit sa main dans la main de Philibert, disant:

— Adoptons la coutume de Bresse.

C'est ainsi qu'ils furent fiancés. Un an après, le mariage eut lieu le jour de Pâques.

Comme souvenir de leurs noces, Marguerite d'Autriche et Philibert de Savoie donnèrent des œufs magnifiques, imités en matières précieuses et pleins d'épices, à tous les invités: ils gardèrent par la suite l'habitude de rappeler ainsi tous les ans à leurs amis le souvenir de leur rencontre au pays de Bresse et du mariage qui s'en était suivi... d'où furent dénommés « œufs de Pâques » le cadeau gracieusement original des nobles époux.

On tchou à ne n'avaro.

Cein que c'est, portant, coumeint sont lè dzeins! Yein a qu'ont, coumeint on dit, lo tieu su la man et que baillont cein renasquà et avoué plisi se cein pao férè serviço à cauquon, ao bin se faut sè montrà po cosse ao po cein; et yein a dài z'autro que sont tot lo contréro, que seimblè qu'on lão trait onna deint se dussont pi déborsà cinq centimes, et qu'ont prao mau dè sè décidà à pàyi cein que dàivont.

On gaillà dè clia sorta que sè trovavè ein écot avoué cauquies z'autro citoyeins a z'u dou pi dè naz l'autro dzo que ma fai cein lâi vegnâi bin, et se l'a onna brequa d'honneu à tieu, dussè avai z'u 'na rude vergogne.

L'étiot cinq que bévessont einséim-

blo pè la pinta, et quand l'a s'agit dè pàyi, y'avai dou litres. Yon dè leu soonna pice dè 50 et fâ: « Vouaïque po on demi! » Lè z'autro en font atant, hormi lo gaillà que vo dio, qu'a bin fê état de sailli son porta-mounia, mà quand l'a vu que y'avai dza prao su la trablia, l'a coudi borbottâ oquie coumeint po derè: « Ha! su trâo tard! » et reinfatè sa borsa dein sa catsetta, sein bailli sè 50 centimes, et sein qu'on lâi aussè de dè ne pas lè mettrè. Nion n'a rein de su lo momeint, mà quand l'ont tapâ po pàyi, s'est trovâ cinq centimes dè trâo, que nion n'a volliu avai met. Adon cé que fasai lo compto, criè lo carbatier, lâi baillé cein que lâi dévessont, après quiet met lo grand dâi su la pice dè 5 centimes, la ludzè su la trablia devant lo rance que s'étai esquivâ dè payi, et lâi fâ ein plien tsambra à bâirè:

— Tai! tè que n'as rein met!

Lo pére Vâonez ài fénésons.

Ao teimps dâi fénésons, s'agit dè sè dématenâ on bocon, kâ faut profitâ dè sciyi pè la rosâ. On iadzo que lo sélao est on pou amont et que l'herba n'est pequa mouva, cein va gras qu'on diablio, faut molâ à tot momeint et quand la faulk ribliè sein copâ, l'est lo momeint dè botsi. Et pi on fâ mé d'ovradzo ein sè léveint dè bon matin qu'ein resteint eimpliatrâ dein son lhî.

Lo pére Vâonez, qu'avai passâ lè septanté, et que martsivè avoué on bâton, ne poivèpequa travailli; mà s'ein terivè adrâi bin po férè démostelhi sè dzeins et po lè z'acouli à l'ovradzo. Droumes-sâi pou, et tandi lè fénésons, l'étai dza lévâ à dué z'hâores, et teimpâtavè dè cein que lè vòlets et lè z'ovrai n'étiot pas onco su pi. Et coumeint n'ousâvè portant pas lè criâ tant matin, lo bougro sè promenâvè que dévant, dévant lè fenèt'rè dè son mondo, et fasai état dè dévezâ ài dzeins que passâvont, quand binne passâvè nion, et fasai, po qu'on l'ouiè du dedein:

— Eh! bondzo, bondzo! vo z'allâ dza à l'ovradzo! respet por vo! n'est pas coumeint lè noûtro: pâovont pas frou lo matin!...

Et l'est dinsè que cé sorcier dè pére Vâonez fasai lévâ sè dzeins, kâ sé créyont ein l'oësseint dévezâ que ti lè z'autro étiot ein route, la faulk su l'épaula, tandi que la vretâ étai que l'étai leu qu'etion adé lè premi dè ti.

ROBE DE SOIE

PAR ETIENNE MARCEL.

VII

Il y a des sacrifices qui ne profitent point, et des ingratitudes qui ne portent pas bonheur. Certain jour, un huissier vint demander à la concierge de lui indiquer le loge-